

Apeiron, le principe

Il y aurait beaucoup à dire à partir du livre de Christian et en particulier de sa traversée dans ce satané écrit de Lacan qu'est *Kant avec Sade*. Mais selon la recommandation qu'il nous a faite que « ***les interventions visent un point crucial, précis, propice au questionnement*** », je m'en tiendrai à questionner le seul « *principe de jouissance* », ce très court syntagme de deux mots mais qui donne le titre au livre et en tire le fil du texte, sinon la ou les cordes qui s'y tressent pas à pas. Fil qui s'entortille en effet au gré des chicanes dont est fait ce labyrinthe conçu par Lacan et hanté par Sade, mais dont on peut peut-être tenir dans l'après coup les deux bouts :

au départ, p7 : « ... ***le plaisir et la jouissance... ne peuvent donc s'approcher que comme principes et non concepts...*** » ; et dernière page, 274, antépénultième paragraphe : « ***Le vrai principe de la moralité et de l'inconscient n'est pas un principe sinon d'échapper à tout principe prédéterminé... un nouveau principe*** ».

Court-circuiter ainsi un peu cavalièrement 270 pages fait apparaître, qu'en même temps que *le principe* moral kantien est *détourné* en *principe* éthique orientant l'analyse, s'opère un *retournement* du principe même sur lui-même, une sorte de torsion réflexive du principe de principe en son paradoxe d'un principe-qui-n'est-pas-un-principe-mais-quand-même.

Dans la longue lettre que je lui ai adressée au printemps dernier après lecture et relectures de son livre¹, je faisais état d'une certaine réticence envers ce terme de « principe », faisant valoir que dans son acception prévalente qui est *philosophique*, il s'entend comme raison, *raison première dont tout se déduit, raison-princeps au fondement*. Ce qui est parfaitement approprié à la problématique *philosophique* kantienne... qui est celle de la *Raison*, dite pure en tant qu'elle excède *l'entendement* cognitif. Et si elle s'avère dans la CRP *privative* de savoir dans le champ de la connaissance, elle se retrouve pleinement affirmative dans celui de la Raison pratique (de la moralité). Pourquoi ? Parce que l'impasse de sa valeur cognitive s'avère le *motif* même de sa valeur pratique, de la raison morale d'agir « *par principe* », d'être engagé « *à faire* », ne serait-ce que parce que ce n'est justement pas ce qui *de fait est*, ni a priori « ***faisable*** ; l'impératif moral se présente comme a priori impossible à réaliser : y'a pas *moyen*, ni d'ailleurs *intérêt/plaisir* ni même *sens* à faire ce qu'il prescrit, sinon de se sentir coupable de ne pas le faire.

On aura noté que c'est autour de la Raison, de la *même* Raison pure, que s'articule le ***renversement*** de son impasse *théorique* à connaître ce qui est « en

¹ Où pour l'essentiel je tente « d'accompagner », à la fois fidèlement à la lettre et infidèlement à l'être-dit en la « doublant » pour ne pas simplement l'adouber, ce parcours sinueux eux mais irrésistible qui noue (borroméennement ?) Kant, Sade et Lacan - pas sans le dire de Christian Fierens en 4^e arrondelle qui en fait le printemps de cette pensée renouvelant la théorisation analytique.

soi », en sa vertu *pratique de devoir*, d'avoir à « faire », par où s'affirme la pure « liberté » (dite nouménale), pure de toute conditionnalité.

La Raison, la raison à son orée, c'est ce qui est dit par Héraclite « *L'un le logos* », ce qui rassemble sous l'Un²; plus précisément, depuis ce commencement grec, ce sont les mathèmes, les *idéalités* mathématiques, qui ne tiennent que du dire de Raison pure,³ qui modèlent l'*idéalisme* foncier du philosophème, par où le dire de raison *recouvre* ainsi le réel d'une doublure d'imaginaire logique qui, ce réel, le « surréalise », le **fait** « être », lui confère consistance d'être ou plutôt de *par/être* ainsi que Lacan ré-énonce l'être comme fiction⁴, effet de dire.

Sans doute, il y a bien un point de croisement entre moralité et jouissance, si on retient la forme verbale impérative que Lacan dans *Encore* donne à ce qui se formule habituellement au substantif - « la jouissance » - à savoir « *jouis!* », càd comme un *impératif* catégorique qui peut s'assimiler dès lors à l'effet surmoïque, et qui confronte aussi bien à de *l'impossible*. Mais ce n'est là encore qu'un rapprochement *formel*, une *isomorphie*, qui ignore radicalement tout « contenu » vectorisé par ce terme de jouissance, c'est-à-dire, qu'on le veuille ou non, des effets de sens, fût-ce « d'indécens », au moins disons une connotation spécifique *d'intensité* pour parler comme Deleuze-Guattari, qui en tout cas porte à en différencier l'effet d'avec le plaisir, qui freudiennement vise au contraire à réduire la tension au moindre coût de déplaisir.

Jouir n'est ni raisonnable ni rationnel : prendre en compte ces effets de jouissance en leur *source* ne peut alors se saisir *selon la simple raison*, fût-elle « pure ». Cette folle exigence d'un « toujours plus-de jouir » (*hybris*) relève en dernier ressort moins d'un dire rationnel (*logos*) que d'un dire mythique (*mythos*) puisqu'elle ne peut se rapporter telle que comme l'instance inouïe d'un « *se jouir* », ce que Lacan attribue sarcastiquement à « la Vie » avec un grand V présupposée *se jouir en corps*, une sorte de « viessance » mythique – si j'ose ce néologisme qui tente de compacter la vivance en son essence de jouissance.

Si donc par « jouissance » on n'entend pas simplement rien (rien à en dire ou faire) mais ce qui fait qu'il y a lieu, motif, d'en causer comme « au-delà du plaisir », alors la prendre en compte, cette jouissance, suppose de déborder le champ du *logos*, de la Raison, sans certes pour autant souscrire littéralement au dire mythique qui le raconte généalogiquement quoiqu'il en indique l'insistance qu'ignore toute science, mais sans oublier non plus que c'est le signifiant qui est « *la cause de la jouissance* », cause qu'on en cause.

Conclusion : se découvre là toute l'équivoque foncière de cette *prise en compte* du *jouir* dont il ne peut simplement être *rendu raison* (ni scientifiquement ni philosophiquement) mais qui est justement d'autant plus à considérer en psychanalyse ***pour autant que la psychanalyse, si elle existe, c'est de faire bord à la simple raison.***

² *La* en l'occurrence pour « jouissance » si on la conceptualise.

³ Ce que Kant appelle « jugement synthétique » qui écarte les mathématiques de la simple logique.

⁴ Dans *Encore*. C'est au sujet de l'amour, mais cela vaut pour « l'amour de la sagesse », *philo-sophia*.

Mais alors la jouissance est à considérer impérativement comme *hors champ* de *l'appareil psychique* proprement dit, qui sinon est toujours psychologisable comme tel. D'où, que si on peut parler d'un *champ freudien* circonscrit par un concept fondateur, celui d'inconscient proprement dit⁵, substituer à lui ou le compléter d'un *champ lacanien de la jouissance* comme le proposent certaines écoles de psychanalyse me semble pour le moins maladroit : il vaudrait mieux parler d'un *hors champ du jouir* (hors conceptualisable, trouant l'ordre symbolique), mais pas sans l'exigence *d'avoir à inclure* paradoxalement ce « Dehors » exclu »⁶, à ramener *éthiquement* cette indéterminité du jouir dans la détermination factuelle de l'inconscient.

Ce que, je pense, fait Lacan dans son zig zag via Sade entre Kant et Freud, par la biais de l'objet a vocal, l'avoix, comme Christian le démontre rigoureusement dans son livre. Et ce réel hors champ de l'appareillage fantasmatique quoique s'y incrustant, on peut le désigner comme « réel de l'inconscient », et l'élever alors *en effet* au rang de *principe* mais d'un « *nouveau principe* » de principe – càd non seulement un principe *de jouissance* au-delà du principe *de plaisir* comme l'a indiqué Freud en termes de pulsion de mort, mais aussi bien lui-même *principe* au-delà du principe (de la raison en principe, fût elle pratique).

Ce qui revient enfin à dire que loin de se déduire ou induire en Raison, la passe qu'effectue le livre *de la moralité de l'être de raison* à la *jouissance du sujet à l'inconscient* ne se réduit pas à un déplacement (métonymique) ou/et une substitution (métaphorique), mais implique un *mouvement à faire* qui, sous des dehors de « tour de passe-passe », correspond à cette opération qui garde une part d'énigme mais qui est décisive de toute passe et qu'on nommera avec Christian, « *retournement* ». Qu'on peut d'ailleurs à mon sens rapporter à *l'acte analytique* tel que Lacan en appréhende la singularité dans le séminaire éponyme.

Mouvement de retournement que nous sommes engagés à faire d'abord dans le cours même de lecture du livre, dans la voie de théorisation qu'a élue Christian - de transférer le principe kantien de moralité en principe psychanalytique de jouissance - mais qui vise surtout à *avoir lieu dans la pratique*, puisque nos théorisations n'ont de portée que d'orienter la pratique, càd de fonder une éthique. Opération double, dans la théorie et dans la pratique, qu'il me reste donc à esquisser ici rapidement en deux temps.

Retournement dans la théorisation.

Ce qu'on dénomme *philosophiquement* en psychanalyse « substance jouissance » et/ou qu'on suppose *mythiquement* à « la Vie » comme un « (se) jouir »..., le travail de Christian nous amène à dire qu'il s'agit moins de le « vider » ou de le « tempérer », comme on dit le plus souvent, que l'élever ***au rang (ou à la dignité) de principe.***

⁵ Cf Freud : Métapsychologie.

⁶ Disjonction inclusive dirait Deleuze.

Or pour ce faire, comme je viens de tenter de le montrer, on ne peut plus simplement s'en remettre à la seule « Raison », au Logos déjà-là opérant tel qu'il oriente la discursivité philosophique, mais il s'agit de *partir de* ce qui ne se donne dans le *logos* (ou disons le symbolique s'organisant en discours) non comme « chose en soi » mais comme *trou*, qu'on peut écrire *SdeA barré* et qui peut se faire abyme, ou maëlstrom pour qui s'y précipite, sauf à se remplir de dieux mythiques. Partir donc, comme dit d'un trait d'esprit Bernard Stiegler : du « *défaut qu'il faut* ». Du côté donc d'un rien énigmatique qui *n'est pas, ni comme étant ni même comme* « *Etre de l'étant* » et dont on ne peut donc *déduire quoi que ce soit* - sauf peut-être à en *appréhender* d'où se *générer*, et éventuellement se *régénérer*⁷. Mais comment l'appréhender?

C'est là qu'il m'est venu de faire appel à un tour de penser très ancien puisqu'il s'agit d'un de ceux qu'on appelle *pré* ou mieux, *anté-socratiques*, à la jonction (*disjonction inclusive*) du *mythos* et du *logos*, à l'orée⁸ de la philosophie qui n'est pas encore devenue telle et garde trace d'un « divin » mais vidé des dieux et de leur généalogie, càd *déreligiosisé*. Il s'agit d'*Anaximandre*, l'un des trois dits « physiciens » (et non encore « philosophes ») les plus connus de l'« Ecole de Millet » au 6^e siècle avant JC, Anaximandre qui se situe entre Thalès son supposé maître et Anaximène son supposé disciple.

Précisons que nous n'avons accès à son dire que par quelques bouts de vers - la dite « Parole d'Anaximandre », fort discutée par les doxographes - et à travers une multitude de commentateurs ultérieurs dont il est difficile de démêler le propos de ce qu'aurait pensé Anaximandre. Je ne me réfère donc pas à un texte sacré qu'il s'agirait de retrouver pour en découvrir la vérité voilée, mais à une lecture d'aujourd'hui, celle que je vous propose ici maintenant, qui en lisant écrit, *enforme cette matière textuelle*, et qui s'autorise d'ailleurs plus de la présentation qu'en a faite Marcel Conche⁹ que celle de Heidegger¹⁰, lequel le lit rétroactivement à partir de Parménide.

J'assume donc un Anaximandre de fiction, une vérité-fiction d'Anaximandre, un « tenir-pour-vrai » actuel de son *penser* entendu comme *a-théologique* quoique faisant trace de divin, et *a-ontologique* quoique anté-philosophique, en pariant qu'il nous aide à penser ce qui se joue en psychanalyse, quoique sur un tout autre terrain : à savoir non plus « *physique* » (càd cosmologique, concernant le ou les monde(s), la totalité de l'étant) mais ce que je dirai d'un néologisme, « *psysique* » (psychique au-delà de son « appareil », le dit appareil psychique, car concernant le

⁷ N'est-ce pas l'enjeu d'une psychanalyse ?

⁸ Ou à *L'Heure bleue*, qui est le premier des quatre sketches du film d'[Éric Rohmer](#) *Quatre aventures de Reinette et Mirabelle* (1987). Dans ce sketch, l'heure bleue est précisément le moment, tôt le matin, où les animaux de nuit s'endorment et où les animaux de jour ne sont pas encore réveillés. Ainsi, nous pouvons assister à la « minute bleue », une précieuse minute où la nature est, pour la seule fois de la journée, complètement silencieuse. Le bleu de cette « heure » suspendue entre nuit et jour, hors chronos, est moins de couleur (scopique) que de son, voix du monde avocale...

⁹ M.Conche : *Anaximandre, fragments et témoignages*, aux PUF

¹⁰ Heidegger : *Le commencement de la philosophie occidentale*, 1932 ; et *Chemins qui ne mènent nulle part*, 1962.

« se tenir au monde » d'un sujet au langage, tel que se discerne le terrain où s'exerce notre pratique.

Bref, disons que je détourne à nos fins le Nom d'Anaximandre comme Christian Fierens l'a fait de Kant ou Jacques Nassif de Bataille.

Je me contenterai ici de quelques mots, voire d'un seul, **Apeiron**, que d'ailleurs Heidegger écarte de la dite *Parole* comme inauthentique mais qui - de son intraductibilité - me travaille dans ma « langue en sous bois », depuis très longtemps, depuis en tout cas que je passe à l'analyste. Le traduira-t-on par infini, illimité, indéterminé ? Tous piégés, d'être dits depuis la souveraineté de la Raison, mais je retiendrai quand même de préférence le troisième terme qui insiste sur *l'indéterminité*. A condition de se méfier de sa substantivation grammaticale, *L'apeiron*, *L'indéterminé*, qui le mettrait à l'article de l'Être, ou au moins de l'Un. Ce que, pour Anaximandre en sa fiction de vérité, « il » n'est pas, ni *Être*, ni *Il* : il n'y a d'étance que des étants, qui ne sont que des apparaissants/disparaissants¹¹, des « *phenomenon* ». *Y'a pas L'Apeiron*, ni comme Être ni comme Un, mais *Y'a d'l'apeiron* comme ce d'où apparaît et vers quoi disparaît l'étant en son étance – ces d'où et vers quoi n'ayant aucune consistance de « où », de « où ça est ». *Apeiron* n'a **pas lieu d'être** tout en donnant **lieu à être**, à l'événement *apparaître/disparaître* - charge entre temps à *l'étant-là* fini au monde de s'efforcer au « séjourner » avec des *autres-là* aussi finis que lui. « L'indéterminé » est quant à lui sans « article », lui-même indéterminé (si l'on peut dire « lui-même » *d'apeiron*).

Rien de déterminé mais pas rien quand même, presque rien, car *apeiron* en son **hors champ, hors du champ** de l'être et de l'unicité¹², est pourtant ce qui **donne champ** à l'étant, en circonscrit de son infinitude la finitude spatio-temporelle. Lui-même *apeiron* n'étant pas *déjà-là*, même au titre de contenant au moins en « germe »¹³ l'être des étants. S'il faut tenter de le « concevoir », c'est à entendre comme *pur mouvement*, mouvance même du mouvement, pas même la matière aristotélicienne, *hylè*, mais ce qui « antécède » la distinction matière/forme, pure *dynamis* donc¹⁴. Bref : « ce » qui « **donne d'autres formes (ou nouvelles**

¹¹ *Aphanisis* du sujet du signifiant ? Sachant qu'entre naissance et mort, s'accomplit le « séjourner » de l'étant (du moi, qui s'efforce de persister dans son être) selon le temps imparti à chaque un selon *Dikè*, la justice (seul terme que Derrida se résout à dire *in-déconstructible*, cf *Force de loi*). Que la psychanalyse, refondée par Lacan depuis l'instance de l'Autre, ne retienne du concept philosophique de « sujet » (de *l'hypokeimenon* aristotélicien au sujet transcendantal husserlien) au titre de sujet du signifiant que son *aphanisis* (apparaître/disparaître) ; et que les moments cruciaux d'une cure soient ceux où peut surgir un tel « nouveau sujet », n'est-ce pas dire que notre pratique vise ce *point de savoir* qui est aussi un *point de jouissance*, un temps hors temps qui touche à l'infini (*apeiron*) dans le fini (étance), en court-circuit du temps (*chronos*) pour « être » qui préoccupe le moi (*préoccupation* au sens heideggerien), quoique pas sans qu'on en revienne « pas-tout » au monde, entamé dans son « plein de soi » mais « régénéré » (non pas guéri au sens psychothérapeutique adaptatif d'être « réparé » mais guéri au sens analytique d'être libéré de ses plaintes) ?

¹² Lesquels ne valent que des étants un par un, et donc finis.

¹³ Si germe il y a à venir, il n'est pas **dans apeiron**, mais hors lui, séparé de lui, *expulsé, éjecté*, ce que A. nomme *gnomon*, générateur efficient qui fait monde. Opération d'expulsion qui reste certes obscure (puisqu'il n'était pas, nulle part, avant cette dite séparation/éjection), mais dont la nécessité « logique » de l'inventer témoigne du souci de ne pas faire d'*apeiron* un contenant, et d'en affirmer la « non-étance ».

¹⁴ Nulle métaphysique, donc : une physique « généralisée »...

formes) », comme Christian le reprend de Freud, ou, comme je le reprendrai de Jean Oury, ce qui « **enforme** » donnant matière à dire du même coup.

Le dira-t-on alors « source »¹⁵? *L'image* est tentante, car une source, au-delà d'un lieu d'être qui peut la localiser, lui donner site, ne se définit que comme pur mouvement, à savoir jaillissement qui comme événement (en l'occurrence continu) y a lieu non pas d'être mais *d'arriver et partir d'un seul mouvement*, et fait qu'à s'y ressourcer, à remonter à la source, on n'approche de l'apparaître du flot qu'à ne cesser de s'éloigner avec lui de « la » dite source ; et l'on peut même filer l'image fluviale jusqu'à rendre compte du disparaître dans la mer. Il y a de ça chez « mon » Anaximandre, mais ce serait le ramener à son prédécesseur Thalès pour qui « tout est eau », qui fait de l'eau *l'élément* primordial, fût-il d'abord souterrain, et peut valoir comme une sorte de matière première de la *physis* antécédant sa mise en forme. Le successeur Anaximène tente une matière plus subtile, l'air, « *tout est air* », mais ça reste une quasi-matière déjà-là, à l'instar de l'éther des physiciens du XIX^e siècle. Anaximandre s'en démarque radicalement en pensant *l'archè* comme *apeiron*, indéterminité sans limite donc sans lieu, pas même un « élément » car indéterminable comme tel *sinon par ses effets*.

Apeiron est une *Archè* qui serait aussi bien dé-nommée *an-archè*, soit, cher Christian, un pur « **principe qui n'est pas un principe pré-déterminé** », et dont on peut alors dire finalement qu'il n'a de statut **qu'éthique**, à savoir : ce que l'étant qui est là à séjourner un temps au monde *se doit de « tenir pour vrai »* pour autant qu'il **a à se tenir au monde**, à lui ex-sister de se tenir de rien qui l'assure dans l'Être-entant-qu'être, s'en tenir dans l'ouvert, ayant à **se faire être** (à devoir être). Et qu'il ne vit une vie digne d'être vécue, « *une vie, ce qu'on appelle une vie* » dit Lacan, qu'à orienter *son temps d'être fini – de quoi ?- de rien d'Autre que du réel infini qui lui donne « sens », orientation : « s'orienter du réel »*, disait Olivier Grignon¹⁶.

Soit donc enfin cette parole d'Anaximandre réduite à son minimum accordé par tous les doxographes :

« ... **ce d'où** (*apeiron*) **il y a, pour les êtres, génération** (*genesis*) **c'est en cela aussi qu'il y a destruction** (*phthora*) **selon ce qui doit être ; car ils se rendent justice et réparation les uns aux autres, de leur mutuelle injustice** (*adiké*), **selon l'assignation du Temps** ». *Adiké* : en quoi consiste perdurer à « être ce qu'on est ». Temps, *aion* non *chronos*, mention de dire plus arch-aïque ou anar-chaïque que la dite-mention d'Être, ce temps « avec lequel joue un *infans* » comme dira Héraclite.

2- Retournement dans la pratique.

J'en viens enfin à la « déraison pratique ! Pour abréger, je ferai cas d'une analysante, non dans l'illusion de rapporter sa cure évidemment complexe et irracontable sans imposture, mais pour exemplifier *in situ* quelque chose de ce « retournement » dont on a parlé en théorie, exemplifier ne voulant pas dire donner en exemple (à suivre) mais essayer de saisir un moment singulier d'un coup de flash

¹⁵ De l'étant en général, du vivant, de l'être-là humain ?

¹⁶ Notre ancien président du Cercle freudien qui est mon association.

qui en dépose comme une photographie, en l'occurrence sonore. Soit donc ce prélèvement d'une séance récente¹⁷.

Elle vient de *décider* de quitter la maison appartenant à sa mère où elle s'est repliée voire « confinée » depuis quatre ans (elle est venue en analyse à partir de là), et de conjointement reprendre sa thèse de doctorat littéraire laissée en plan depuis encore plus longtemps. Or, cette décision (suivie d'effet), elle l'éprouve comme la « première décision » qu'elle ait jamais prise, et affirme *s'en tenir* à (et de) ce « choix » qui, dit-elle, n'est précisément pas un choix (proprement dit) càd *calculant* pour « le meilleur », *jugeant* du bon choix contre le mauvais, *pensant* le plaisir contre le déplaisir : c'est un choix comme choix, le « choix de choisir » dirait Kierkegaard.

Sa *valeur* n'est pas celle de son objet (nouvel appartement et thèse reprise ne valent pas par eux-mêmes), elle est celle de *se faire*, d'ouvrir un chemin inconnu qui ne lui préexiste pas, qui ne prend consistance que d'être à suivre, de « rien » d'autre que d'avoir été « décidé », de ne se tracer qu'à la mesure de la fidélité à ce surgissement de rien de connaissable ou assuré, de son pur événement jaillissant comme une toute « **nouvelle forme** » donnant matière à dire et faire, ouvrant un « à venir » qui fait bifurcation dans le devenir de son être-là jusqu'ici « **prédéterminé** ». Une décision du désir...

Ce pourquoi elle a écarté la tentation de répondre à la suggestion de son ex ami de venir avec elle pour le confinement, même et surtout si cela pouvait se présenter comme aimable, plaisant – encore n'est-ce pas sûr mais même si c'était le cas, dit-elle, ce serait la « distraire » du chemin.... Chemin qui n'est en rien un itinéraire vers un but ou « objectif » projeté, mais ouvre délibérément sur du non déterminé et ne se destine que de son départ, lequel départ n'est pas un lieu donné, une origine, plutôt un défaut d'origine qui ne dispose qu'à un commencement, celui de l'acte même de commencer, dont il y a lieu, après coup, d'en prendre acte et de se tenir de ça.

Mais alors, cela ne revient-il pas à mettre en jeu un principe au-delà du principe de plaisir ? Un « jouir » élevé au principe « jouis ! » qui en passe par lâcher toute détermination de son être au risque du vide de l'indétermination (apeiron), mais pas sans s'y ressourcer pour en revenir « plus vivante, » dit-elle encore, y compris dans les relations aux autres-là - quoique entamée d'une décroissance en la **pérennité** des choses.

Elle, dont le symptôme advenu dans le transfert était de ne pas se sentir être-au-monde, de n'y participer que sur le mode d'une pure facticité supposant un effort constant à « faire semblant », elle s'éprouve désormais comme enfin « existante », ex-sistant au monde. Non que le dit-monde lui ait soudain offert une assurance, ni qu'elle se soit trouvée un « soi-même » consistant, car si elle « se tient verticale », ce n'est pas de *soi* (vrai ou faux « self ») mais de *se*, du retournement à « se tenir » ... se tenir de rien qui en garantisse l'effectivité. C'est, si j'ai bien compris, ce que nous fait entendre Christian dans son singulier livre *L'âme du narcissisme*..

¹⁷ Même si elle fait bloc avec d'autres qui font sens avec elle, et ne vient qu'après tant d'autres qui ont fait chaîne sinueuse jusqu'à elle, et avant d'autres à venir, encore indéterminées.

Cela vient bien sûr après un long et sinueux cheminement dans son histoire et préhistoire dont je ne dirai rien ici, et qui l'a amenée à se dégager ainsi du ravage dans le maternel, et même au-delà, de l'appui possible mais temporaire et encore factice sur un père. Ce moment que je retrace ne correspond-il pas alors à celui où « se passer du père », se passer de « un père », voire même de Nom-du-père ?

Au-delà de ce parcours singulier comme tous le sont, il me paraît que ces temps furtifs de retournement qui peuvent faire scansion dans la cure, présentent les *points de jouissance* (à entendre dans l'équivoque) que vise l'éthique de l'analyse, qui certes ne se calculent pas mais disposent *en principe* l'analyste, à en attendre l'inattendu. Ces instants où se suspend le recours au Nom-du-père en instance¹⁸, fût-ce au pluriel, sont, je pense, exigibles de toute cure pour autant qu'elle n'en reste pas à un assouplissement thérapeutique (ce qui n'est déjà pas négligeable), mais elles sont peut-être d'autant plus d'une « haute nécessité »¹⁹ pour ceux que j'appellerai les « errants du discours capitaliste » qui vont nous venir désormais de plus en plus, qui nous viendront du moins pour autant que la psychanalyse se réinvente à la hauteur de notre époque bouleversée et au bord du nihilisme.

¹⁸ Si on veut se référer au Lacan comte de Borromée, ce que je me permets (au risque de blasphème !) de désigner comme cette « suspension des Ndp » ne correspond-elle pas à ce « moment » (temps *et* mouvement, hors chronos et sans étendue – sauf à dire « espace de temps » ou « esp d'un laps », éventuellement renouvelable mais pas durable sinon « désastre psychotique ») où se défait un certain nouage « avant » qu'il ne s'en refasse un autre, le temps que les « ronds se trouvent « libérés » ? Qu'on envisage le nœud bo comme nœud à trois se défaisant « avant » qu'un 4°, dit freudiennement « réalité psychique » en guise de Ndp, en vienne faire réparation, ou comme nœud à 4, le 4° dit lacaniennement « sinthome » faisant réparation des trois autres pris chacun comme « noms du père » (noms-du-père en suspension), ou enfin comme nœud bo généralisé, où s'opèrent ces passages par auto-traversée du trois au quatre ou vice-versa, comme l'envisage très précisément Pierre Christophe Cathelineau dans la dernière partie de son livre *L'économie de la jouissance*. C'est aussi ce que met en jeu mon écrit « soixantouissance » dans son expérience singulière quoique prise dans un contexte collectif, dans sa mise en forme d'une remontée *actuelle* à la « source », à ce point de jouissance où « *du père on s'en sera passé rien qu'a s'en desservir* », mais d'en revenir alors à le dire, revenir de ce toucher à l'infini dans le renouement avec un monde fini, pas sans faire passe de ce retournement d'une nomination, *soixantouissance*, ou aussi bien *apeiron* dans sa reprise dans un autre tour de penser. Temps-mouvement qui est décisif dans une cure, et au-delà, mais qu'on ne peut rationaliser, sinon peut-être appréhender poétiquement, « en becquettant » : « *Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit... Tant pis s'y mettre* ».

¹⁹ Formule de Nietzsche à propos de l'art, aussi bien du vivre comme art.

Discussion

- **C. Fierens.** Merci beaucoup pour cet exposé lumineux, qui prélève cet *apeiron* dans l'histoire de la philosophie, cet *apeiron* qui nous renvoie bien sûr à cette expérience clinique quotidienne de ce qui est indéterminé, de ce qui reste indéterminé, et qui nous renvoie bien sûr à l'inconscient dans notre pratique. Mais je pense que dans ton exposé tu as vraiment très bien mis en évidence, tout en ouvrant de multiples voies, le côté hors-champ de cet indéterminé : *hors-champ*, ce qui se retrouverait hors-champ non pas accidentellement, mais fondamentalement hors-champ et ce qui donne la place pour la possibilité de donner un champ nouveau, c'est-à-dire, comme tu reprenais le mot de Oury, enformer, qui n'a rien à voir avec enfermer dans une théorie existante, mais enformer, *donner une nouvelle forme*, au-delà de tout principe. Je pense que ce que tu as dit dans ce qu'on pourrait appeler ta vignette clinique – mais qui est au fond une vignette anti-vignette, parce que ce que tu mets en évidence, c'est que nous n'avons pas du tout affaire dans ce que tu nous racontes à des choix multiples (il y a des questionnaires à choix multiples mais il y a aussi des façons de pratiquer la psychothérapie à choix multiples), ce n'est pas des réponses à choix multiples qui se jouent. C'est au contraire quelque chose d'*une décision*, qui n'est pas du tout de l'ordre du choix, mais d'une décision qui transforme et qui *crée un nouveau champ*, enfin où se crée un nouveau champ pour cette analysante, un nouveau champ, *un nouvel espace de choix*. Et c'est une décision, comme tu le dis, de désir, où ce qui est en jeu ce n'est pas du tout le soi ou la personne ou le sujet individu qui devrait choisir, c'est le *se*. Le *se* qui n'est justement que dans le processus qui part à partir de cet indéterminé.
Je pense donc qu'à la fois ton exposé, le retournement théorique est vraiment lumineux et puis le retournement pratique est tout à fait bien éclairé par cette vignette – que je dirais anti-vignette – qui nous déplace tout à fait d'une perspective thérapeutique où il faudrait choisir ceci ou cela, vers la perspective psychanalytique de décision d'agir précisément à partir de cet *apeiron*.
En tous les cas merci beaucoup pour cet exposé tout à fait éclairant sur la pratique psychanalytique. Je ne sais pas si tu veux répondre ?
- **P. Boismenu.** Je rajouterais juste qu'on peut jouer sur le terme de « détermination » puisqu'il y a le sens « être déterminé » mais on peut aussi entendre « résolution ». Et avec cette anti-vignette dont tu parles, j'essaye de montrer une résolution qui ne doit rien à une détermination ou une prédétermination.
- **C. Fierens.** Oui et ça je pense que c'est vraiment essentiel pour la psychanalyse. Merci beaucoup. On peut donner tout de suite la parole à notre discutante, Aliénor, en étant concise parce que le temps est déjà avancé, on peut prolonger...

- **A. Richard.** J'essaye d'être concise. J'étais très intéressée aussi par l'exposé et je voulais relever une question : puisqu'on a tendance à dire ou entendre que c'est à partir du trou que l'on peut partir, et j'avais envie aussi de relever cette question de la décision dans la détermination, dans le sens où vous venez de le ponctuer, que cette décision même fait trou aussi pour que le sujet émerge. J'ai envie de l'entendre aussi dans ce retournement-là. J'étais aussi questionnée par la question du temps, puisqu'on parle du temps de séjour aussi de l'étant, peut-être dans un entre-deux aussi et qu'en même temps il est amené à cette transformation et à prendre décision. Donc il n'y a pas de question directement mais une interpellation par rapport à ça, et alors comme une mise en abîme peut-être par rapport à ce double retournement que vous présentez : n'est-ce pas dans un double retournement aussi qu'il y a effet de jouissance dans le salut à l'histoire que l'on quitte mais qui peut-être est en partie un peu conservée, vers laquelle on peut se retourner à un moment donné d'une autre manière, et en même temps un retournement vers quelque chose de tout à fait nouveau qui ouvre en effet la possibilité de multiples autres histoires.

- **P. Boismenu.** Oui, bien sûr il ne s'agit pas d'oublier l'histoire, d'oublier la détermination qui est mise à jour au fur et à mesure de la cure, mais j'essaye de pointer ce moment qui correspond finalement – je ne l'ai pas dit là – à ce que Lacan à un moment donné essaye de cerner comme *acte analytique*. Dans le séminaire de 67 sur L'acte analytique, il me semble qu'il y a quelque chose comme ça de ce retournement qu'il vise. **L'acte** analytique ce n'est évidemment pas le tout du travail analytique mais c'est ce qui peut en orienter un temps, c'est le moment décisif.
 Simplement sur le temps, oui, la question du temps me semble fondamentale. Je n'ai pas cité la parole d'Anaximandre parce que ça m'aurait pris trop de temps (justement !), mais dans cette Parole c'est-à-dire dans ces quelques mots qui restent et qui sont à peu près établis, Anaximandre insiste sur la fonction du temps qui est primordiale par rapport à l'être justement. Ce n'est pas *Etre et Temps* de Heidegger, même si vers la fin ce dernier tente de le renverser (il a fait une conférence intitulée *Temps et Etre*), mais à mon avis ça n'est pas abouti... on ne va pas parler d'Heidegger, ça nous emmènerait trop loin, il ne va pas jusqu'à ce qu'on peut trouver dans ma lecture d'Anaximandre, qui est de mettre au premier plan – enfin ce n'est pas un plan justement, c'est un hors-champ – *le temps*, avant qu'il y ait quoi que ce soit qui puisse se dire *être*. Ce serait s'engager dans toute une problématique philosophique mais il me semble que c'est important effectivement, comment ça peut nous orienter vers la pratique.

- **C. Fierens.** Est-ce que tu pourrais commenter la parole d'Anaximandre, puisque tu ne l'as pas fait ?

- **P. Boismenu.** Non, il faudrait passer une heure là-dessus, je peux la dire mais ce serait...

- **C. Fierens.** Je voulais poser la question si tu pouvais pas seulement la dire, mais la dire pour la psychanalyse.

- **P. Boismenu.** Je peux essayer de redire autrement ce que j'ai dit mais enfin...

- **C. Fierens.** C'est ça. D'autres questions, d'autres relances ?

- **D. Sakellariou.** Est-ce que je peux faire une remarque brève ? Sur le terme d'*apeiron*, je suis assez d'accord avec vous, ça signifie l'indéterminé mais principalement ça signifie celui qui n'est pas réductible à l'expérience. Donc ça renvoie quand même à quelque chose du côté du transcendantal, enfin de la raison pure, ou d'un a priori, en tout cas il y a un versant de la signification qui renvoie de ce côté-là, c'est-à-dire en quelque sorte *a-*, c'est le a privatif, et *peiron* c'est l'expérience, c'est ce qui serait du côté d'un raisonnement synthétique de l'expérience.

- **P. Boismenu.** *Peiras*, c'est limite, *a-* privatif, *a-peiron*, c'est sans limite, si on prend étymologiquement. Moi il me semble que parler de transcendantal, avec Kant ou Husserl, le sujet transcendantal, Pascal Notet en parlait, j'essaye ici me semble-t-il de trouver un « penser », je ne dirais pas philosophique car c'est pré-philosophique (on est avant Parménide), de ce qui n'est même pas transcendantal, c'est avant si je puis dire, avant en un sens logique. Le transcendantal, c'est déjà structuré quand même, c'est déjà structurant, c'est du côté de la raison constituante, en effet, qui rend l'expérience possible. Alors que là j'essaye dans Anaximandre, de pointer ce qui est à la fois à cette jonction ou plutôt disjonction inclusive comme dirait Deleuze, du mythos et du logos. C'est tout le problème de penser avec ces penseurs dont on a si peu de choses, évidemment on bricole avec. Mais avec aussi la difficulté de ne pas rétrospectivement leur projeter ce qui s'est élaboré depuis dans la philosophie, en particulier ce terme, ce mot, transcendantal, sujet ou même structure. Il me semble que chez Lacan par ailleurs le sujet est mis en question comme sujet transcendantal, il est un effet du signifiant en effet, mais il n'est pas donné, il n'est pas constituant.

- **D. Sakellariou.** Je m'excuse mais je n'ai pas du tout parlé du sujet transcendantal et je ne pense pas qu'il existe un sujet transcendantal.

- **P. Boismenu.** Oui, je suis d'accord avec vous, je vous rends justice, *pour le « sujet » ! Mais c'est le transcendantal, même non sujet, même structure a priori, que la mention d'Apeiron antécède...* Il serait sans doute intéressant de continuer cette réflexion juste amorcée, par exemple en s'appuyant sur les premières « leçons », du 13 et surtout du 20 novembre 73, du séminaire Les non-dupes-errent, dont on ne retient le plus souvent que les innovations de Lacan sur le nœud. Je viens de relire ces deux premières séances d'une lecture neuve, sans doute grâce à l'avancée de Christian. Il y insiste sur la structure du désir qui vient comme « a priori » en effet pour chaque sujet le déterminer dans son « voyage » de naissance à mort dont les non-dupes croient pouvoir, dans leur errance, se passer... Dans le « temps pour séjourner » comme dirait (je lui fais dire bien des choses, au malheureux!) Anaximandre, il y a bien du « transcendantal », de l'a priori venant de l'Autre (parental, voire ancestral, etc...), transcendantal non comme sujet en effet mais comme structure déterminant le désir comme désir de l'Autre. Ce qu'il m'est arrivé de nommer paradoxalement par rapport à ce qu'on dit de Kant, un « matérialisme transcendantal », la « matière » étant en l'occurrence celle du langage, un matérialisme langagier, l'Autre comme Trésor du signifiant, tel que la lettre vient le localiser et ce faisant le « matérialiser » (c'est du moins la fonction de la lettre que Lacan travaille dans le temps de *L'instance de la lettre* et de *La lettre volée*, puisque plus tard, elle se détachera du signifiant, et le littéral s'articulera au littoral, au réel ; mais ce n'est pas ici le propos). Mais justement, à mon sens, le parcours de Lacan l'amène à « compenser » ce

transcendantal de la structure du désir (qui justifie tout un pan de notre pratique dans la cure et dont Christian montre dans le livre que c'est ce que Lacan réintroduit de Freud dans sa lecture « tordue » de Sade) par ce que j'appellerais en abusant de jargon pseudo philosophique un « réalisme radical » : je ne dis pas du tout « réalisme » (tu en as fait la critique), le « réalisme » c'est prendre acte du réel comme impossible, et au-delà du pur négatif de cette formule, en faire le ressort de la « création de nouvelles formes » non encore structurées a priori, non encore « chiffrées » comme Lacan le dit le 20 novembre. Et c'est là ce que je lis dans « le principe de jouissance » que j'ai décliné en *apeiron* pour en faire une autre présentation, et c'est pour ça que j'ai privilégié dans mon intervention le travail sur le terme de « principe » qui n'a rien d'un a priori transcendantal puisqu'il est « à faire ».

- **D. Sakellariou.** Mais je suis d'accord avec votre remarque qu'il s'agit de quelque chose, bon je parlais du transcendantal en lien avec Kant, mais je suis tout à fait porté à l'idée que c'est effectivement quelque chose qui renvoie à la structure comme a priori et non pas à quelque chose qui est structurant, comme vous avez dit, non pas à quelque chose qui désignerait un sujet déjà là, surtout pas.
- **C. Fierens.** Dans ce sens-là, le transcendantal c'est quand même quelque chose qui précède toute expérience, qui est toujours là, et il me semble que ce qui a été dit à propos de l'*apeiron* justement, cet indéterminé, c'est au cœur de notre expérience, c'est du transcendantal quels que soient les sujets qui nous arrivent, enfin quels que soient les individus ou les analysants qui nous arrivent, nous sommes toujours confrontés à cette question que tu as si bien développée je pense, à partir de l'*apeiron*, même si on ne sait pas si Anaximandre a vraiment pensé ça ou pas, en tous les cas ce qui est certain c'est que tu nous a fait passer quelque chose de cet *apeiron* et de tout ce que ça peut produire comme différence de pratique, entre pratique qui choisirait des choses, des différentes options de choix, et au contraire ce déplacement dans cette décision avec cette analysante, ce déplacement de l'espace du désir et cette position dans l'espace du désir. A partir, justement, de cet *apeiron*.
- **P. Boismenu.** C'est peut-être ce que Lacan essaye de pointer avec *La Chose freudienne (...)* j'essaye de dire les choses un peu autrement en me servant, on le fait tous, d'autres penseurs. Celui-là me semble-t-il n'avait jamais été convoqué. D'ailleurs je précise que ma lecture d'Anaximandre s'appuie un peu plus sur la façon de lire de Marcel Conche²⁰, qui a édité Anaximandre, aux PUF, plus que sur celle d'Heidegger, qui est à lire aussi, mais qui me semble lire Anaximandre à la lumière ultérieure de Parménide. Parménide est venu après, c'est plutôt le père de l'ontologie.
- **C. Fierens.** Est-ce qu'il y a encore des questions ?
- **A. Richard.** J'ai peut-être une réflexion plus qu'une question, de nouveau, c'est que cet exemple avec cette femme qui part de la maison de sa mère, ça me donne envie de penser

²⁰ Anaximandre (traduction, introduction et commentaires Marcel Conche), *Fragments et témoignages*, PUF, 1991, 2004, 2009

les choses comme habiter et passer de habiter un lieu à s'habiter soi-même, avoir en tout cas ce sentiment de s'habiter dans ce moment de décision aussi, même si ce n'est pas pour autant qu'on peut se saisir ou qu'on se saisit peut-être à ce moment-là mais sans pouvoir le nommer, sans pouvoir se décrire, sans pouvoir en dire quelque chose alors qu'on pourrait très bien décrire le lieu d'où on vient peut-être.

- **P. Boismenu.** Oui, habiter en soi-même, oui, on peut dire ça et c'est ce qu'on dit assez souvent. Mais je dirais que ce n'est pas encore soi-même, c'est plutôt ce mouvement de sortie qui compte, c'est dans le mouvement, ce que l'analysante dit ici de sa décision, ce n'est pas de s'affirmer « soi-même ». Certes, les patients disent souvent ça, à certains moments, ils voudraient « être, se trouver enfin, soi-même » mais, c'est déjà le temps où on se sera fixé. Il me semble que dans cette séquence-là, (ce cas est actuel, souvent on parle d'anciens cas, là il est en cours et c'est ça qui m'a intéressé d'ailleurs d'en parler parce que c'est en cours, et ce n'est pas une seule séance, c'est une séquence), ça tient dans le *se tenir* si je puis dire. Ce n'est pas qu'elle se découvre soi-même, c'est qu'elle s'éprouve exister, elle s'éprouve comme existante, c'est très différent : ex-sistant au monde, ce n'est pas son soi-même qu'elle va opposer au monde, c'est une manière d'y venir enfin à s'y tenir avec *d'autres-là*, là où il est vrai qu'il y avait comme une espèce de cloison transparente entre là où elle était et là où elle devait figurer, figurer c'est bien le terme, sur la scène du monde. D'ailleurs, enfin il faudrait rentrer dans son analyse, c'est très intéressant, elle a été en couveuse pendant un mois, on peut dire plein de choses par rapport à son histoire, mais au-delà de ça il me semble que c'est ce temps où, ce que j'arrive à risquer de dire ..._se suspend même le Nom-du-Père. Ce qui pourrait correspondre dans le nœud borroméen peut-être au temps_ qui ne dure pas évidemment_ où les ronds sont défaits, que ce soit à partir du nœud à trois, du nœud à quatre ou même du nœud (généralisé) que décrit Pierre-Christophe Cathelineau dans son livre. Voilà ce qui serait à reprendre. C'est ce temps en suspens, qui ne dure pas, qui n'est que d'un laps, comme dit Lacan.

- **C. Fierens.** Merci beaucoup aux orateurs...